

Val-d'Or : l'or, le cran et la route vers le Nord

Il existe, dans le nord-ouest du Québec, un tronçon de route où la forêt paraît infinie, une mer ondulante d'épinettes et de roc qui, à première vue, ne laisse rien deviner.

Mais au début des années 1930, au plus creux de la Grande Dépression, une poignée de prospecteurs posèrent les yeux sur cette même terre ingrate et y virent tout autre chose : une possibilité. Ils allaient transformer un coin reculé de la forêt abitibienne en l'un des camps aurifères les plus légendaires du Canada, un endroit bâti sur le risque, la résilience et la conviction obstinée que la fortune sourit à ceux qui osent aller plus loin.

Le moment ne pouvait être plus désespéré. Le Canada vacillait. Les emplois s'étaient volatilisés, les banques faisaient faillite, et partout au pays, des hommes montaient à bord de trains en direction du Nord ou de l'Ouest, ou de n'importe quel endroit où la rumeur promettait du travail, ou mieux encore, de l'or. En Abitibi, au Québec, ces rumeurs commençaient à prendre forme.

La découverte ne tint pas à une seule pépite spectaculaire, mais à la persévérance, à une série de trouvailles laissant deviner quelque chose de plus vaste sous la surface. Des prospecteurs comme Jean-Jacques « Jack » Sullivan, un coriace mineur d'origine irlandaise au flair aiguisé, se mirent à jalonner des claims dans ce qui deviendrait bientôt le district de Val-d'Or.

En 1931, Sullivan et ses associés mirent au jour ce qui allait devenir la mine Sullivan Consolidated, l'une des premières découvertes majeures du camp, bientôt suivie de coups de chance tout près, à Lamaque, à Sigma et ailleurs. Le constat s'imposait : il y avait bel et bien un camp.

Une ville prend forme

Au départ, il n'y avait pour ainsi dire rien. Pas de routes, pas d'électricité, pas d'infrastructure digne de ce nom ; rien que la brousse, le roc et quelques tentes et cabanes rudimentaires éparpillées.

L'or précipita le changement et, en quelques brèves années, un village prit forme. Des bâtiments de bois bordaient des rues boueuses, les foreuses martelaient le sol, et les camions d'approvisionnement empruntaient des routes fraîchement tracées reliant le camp au chemin de fer à Senneterre.

La ville prit un nom qui reflétait à la fois sa promesse et son ambition : Val-d'Or, la vallée de l'or. On y afflua vite, et pas seulement des mineurs, mais aussi des marchands, des ingénieurs, des cuisiniers et des rêveurs. Comme Dawson quelques décennies plus tôt, l'endroit devint un lieu où l'on pouvait faire ou perdre fortune en une seule saison.

Val-d'Or se distingua non seulement par son or, mais aussi par ceux qui le cherchaient. Sullivan, posé et acharné, devint l'un des piliers du camp à ses débuts, aux côtés d'entrepreneurs, de financiers et de géologues, beaucoup soutenus par des capitaux venus de Toronto, centre nerveux grandissant de la finance minière qui contribua à transformer des découvertes en mines en exploitation.

Bâtir un camp

À la mine Lamaque, l'une des plus riches du district, les chantiers souterrains s'étendirent rapidement, livrant un minerai à haute teneur qui justifiait les efforts nécessaires pour établir une mine dans une région aussi isolée.

À Sigma, les ingénieurs creusèrent toujours plus profond à la poursuite des veines aurifères, prolongeant les puits et peaufinant les méthodes souterraines qui allaient définir le camp.

Ensemble, ces exploitations firent de Val-d'Or l'un des grands districts aurifères en roche dure du Canada, un district qui allait se révéler bien plus qu'une ruée éphémère : un véritable pôle industriel durable. À la fin des années 1930, le virage était net. Val-d'Or n'était plus simplement un camp. C'était une ville.

L'éclairage électrique remplaça les lanternes. Écoles et hôpitaux suivirent les mines. Voies ferrées et routes relièrent la région au reste du Québec. Ce qui n'avait été que forêt devint l'un des districts aurifères les plus productifs du pays, et contrairement à bien des villes-champignons, il se révéla durable. L'or tint bon.

Durant la Dépression, les années de guerre et les décennies qui suivirent, les mines continuèrent de produire. Les travailleurs descendaient sous terre non pas pour un coup d'éclat, mais pour un salaire régulier, chose rare en ces temps incertains.

Les méthodes évoluèrent à mesure que le camp arrivait à maturité. Le forage à l'acier manuel et le transport du minerai par mulet firent place à la mécanisation, à des puits plus profonds et à des procédés de traitement plus raffinés, à mesure que l'exploration s'étendait à travers la ceinture de roches vertes de l'Abitibi, l'une des régions aurifères les plus riches de la planète.

Le camp devint un terreau de formation pour des générations de mineurs, d'ingénieurs et de géologues, dont beaucoup allaient par la suite façonner des projets partout au Canada et dans le monde.

Un camp qui dure

Avec le temps, un autre type d'exploitant s'imposa, moins tourné vers la découverte que vers le prolongement de la durée de vie des mines. Des sociétés comme Mines Agnico Eagle (TSX, NYSE : AEM) en vinrent à incarner cette étape suivante. Sans compter parmi les pionniers de Val-d'Or, Agnico Eagle devint l'une des forces dominantes en Abitibi et au-delà, exerçant ses activités sur la même ceinture aurifère qui avait donné naissance au camp.

Sa mine Goldex, aux abords immédiats de la ville, constitue un lien direct avec la tradition minière de Val-d'Or, tandis que des exploitations comme LaRonde et Canadian Malartic ancrent la région entière au rang des districts aurifères les plus prolifiques au monde. Là où les premiers prospecteurs avaient prouvé que l'or s'y trouvait, Agnico Eagle et ses semblables ont montré qu'il pouvait durer.

Aujourd'hui, Val-d'Or demeure une pierre angulaire de l'industrie minière canadienne. Des exploitations modernes, dont des projets relancés et élargis autour des mines historiques Lamaque et Sigma, continuent de tirer profit des mêmes structures géologiques repérées il y a près d'un siècle.

Mais le véritable héritage de Val-d'Or ne se mesure pas qu'en onces : il se mesure en endurance. À l'image de Dawson, Val-d'Or porte l'empreinte de l'essor et de la réinvention, et comme le Golden Triangle, elle reflète la ténacité de ceux qui s'enfoncent plus loin dans l'inconnu. À l'image d'Argentia, à Terre-Neuve, elle démontre que même lorsque le premier rêve s'estompe, autre chose de durable peut prendre sa place.

La route qui mène à Val-d'Or aujourd'hui ne conduit ni à une ville fantôme ni à une relique du passé. Elle conduit à une ville vivante, toujours intimement liée au roc qui lui sert d'assise. Les chevalements se dressent au-dessus de la silhouette urbaine, les carothèques bourdonnent d'activité, et les camions entrent et sortent, chargés du prochain chapitre d'une histoire qui a commencé dans les pires années.

Près d'un siècle plus tard, ces fondations tiennent encore.

1045-420-275